

Un écrivain sous influence

Richard Tardif

Number 30, December 1987, January 1988

Le mythe Kérouac

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23060ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tardif, R. (1987). Un écrivain sous influence. *Nuit blanche*, (30), 37–39.

UN ÉCRIVAIN SOUS INFLUENCE

par Richard Tardif

Que l'on se demande, le plus sérieusement du monde, si Jack Kérouac est Américain, Québécois ou Breton montre à quel point on a créé une aura mythique autour du romancier né à Lowell. Richard Tardif a cherché derrière le mythe. Il n'a pas trouvé Superman mais un Kérouac humain, trop humain.

Le mythe voudrait que Jack Kérouac ait été une sorte d'ange annonciateur de la révolte des jeunes des années 60-70 contre les valeurs de la bourgeoisie américaine dans un premier temps, puis de la bourgeoisie tout court. Mais de quelle sorte de révolte pouvait bien être capable un homme qui affirmait sans détour, dès les premières pages de son roman le plus connu, *Sur la route*, que «les seules gens qui existent pour moi sont ceux [...] qui veulent jouir de tout dans un seul instant»? De quelle sorte de révolte pouvait bien être capable un homme dont le héros, Neal Cassady, alias Dean Moriarty, avait une philosophie de la vie qui se ramenait à «tant que je peux avoir cette bonne petite poule avec ce petit quelque chose là entre ses jambes, mon gars»?

Il y a là comme un remugle de décadence avec laquelle des œuvres d'une époque déjà lointaine — on pensera au *Satyricon* de Pétrone — nous ont déjà familiarisés. *Fuck the world* et vogue la galère. Je-me-moi-ici-maintenant. En deux mots comme en un, la soi-disant révolte de Jack Kérouac se ramène à tout ce qu'il y a de plus platement petit-bourgeois, à l'anarchisme le plus éculé, à l'individualisme le plus anachronique — version édulcorée, caricaturale des valeurs même contre lesquelles on a voulu prétendre qu'elle s'élevait.

Comment s'étonner, en définitive, que, dans le délire alcoolique des dernières années de sa vie, Jack Kérouac soit allé jusqu'à approuver l'intervention américaine au Viêt-Nam?

Esperanza et tristessa

Issu de l'Amérique souterraine, celle des ethnies immigrantes qui ont peuplé les usines de l'Oncle Sam et payé de leur sueur et de leur sang la puissance actuelle des États-Unis, Kérouac sort de l'adolescence à cette époque où, à la veille de la Deuxième guerre mondiale, ces minorités — canadienne-française, grecque, polonaise, ukrainienne, etc. —, jusque-là relativement homogènes, resserrées autour de leur noyau familial tradition-



Photo D M R

Jack Kérouac

nel et de leurs coutumes nationales, s'effritent, se disloquent, éclatent sous la pression de la croissance du capitalisme américain. Ce sera, en quelque sorte, le sujet de son premier roman, publié en 1950, *The Town & the City*, une brique de 500 pages inspirée des œuvres de Thomas Wolfe.

Fils d'un linotypeur et d'une ouvrière de la chaussure à mi-temps, Kérouac, comme d'autres, se laisse facilement aveugler par le mythe libéral de la mobilité sociale universelle, de la *dolce vita* pour tous, d'autant que sa vigueur et son intelligence en font un boursier de football de Columbia University. Voyez comment il se décrit, adolescent de 17 ans, dans *Maggie Cassidy*, par ailleurs un des romans les plus sensibles sur l'amour et l'amitié chez les jeunes: «Couché dans mon lit, je rêvais de devenir une incarnation du Super Vainqueur du Rêve américain, gros bonnet arriviste — pardessus confortable, écharpe immaculée, entouré de filles au corsage fleuri».

Cela Kérouac ne devait jamais le devenir. Ses années d'études universitaires seront des années de désillusion sur lesquelles il jettera plus tard, dans *Vanité de Dulooz*, un regard cynique. Mais Kérouac aura beaucoup

sacrifié à ce mirage; sa «schizophrénie» n'a pas d'autre origine; c'est celle de cette fraction non négligeable de l'immigration américaine qui a perdu son âme lorsque broyée, avalée, digérée par la machine à profits américaine. «Ô Seigneur, qu'as-tu fait à tes créatures angéliques, pourquoi cette vie flétrie, cette histoire minable en lambeaux, pleine de soucis?» s'écriera-t-il dans *Tristessa*.

Le caractère brusque, saccadé, instable de l'écriture de Kérouac, ce voisinage systématique de qualificatifs contradictoires, ces mots tordus, rapiécés, inventés, ces phrases inachevées, ces guirlandes de virgules et surtout ce déferlement de tirets longs qui découpent les phrases en autant de vers n'ayant plus entre eux qu'un seul rapport métonymique, tout cela reflète bien l'état de déroute et de perte qui aura été celui de Kérouac sa vie durant.

Passé (made in Lowell) _____

Il y a donc bel et bien une révolte kérouacienne, mais celle-ci ne saurait aboutir à rien de concret parce que son auteur, plutôt que de se tourner vers l'avenir, plutôt que de s'acharner à transformer le monde qu'il rejette, entre intégralement sa démarche sur le souvenir, sur le passé considéré comme un refuge.

À l'exception de *Pic*, qui met en scène un jeune Noir de 10 ans, l'œuvre de Jack Kérouac est tout entière consacrée à une vaste saga autobiographique aux allures de *strip-tease* dans laquelle l'écrivain franco-américain part à la recherche d'un monde meilleur, un monde d'amour et d'authenticité susceptible d'accueillir sa sensibilité. C'est cette quête que racontent les deux grands cycles de cet hyper-roman, celui de la route et celui de Lowell, sa ville natale.

Quand il est sur la route, Kérouac se perçoit le plus souvent comme un pèlerin parti à la recherche de l'essence de l'Homme et de l'Univers, désireux de se fondre dans le cosmos, comme «un vieux bikkhu des anciens temps sous ma défroque moderne, errant de par le monde afin de tourner la roue de la Véritable Signification, ou du Dharma, pour accumuler les mérites qui feraient de moi un futur Bouddha et un futur héros du paradis» (*Les clochards célestes*). Il ne tarde cependant pas à réaliser que tout s'oppose à la concrétisation de cette utopie d'un autre siècle. Du moins est-ce le sens du bilan qu'il tire de ses expériences de voyage, en particulier de cet été qu'il passe en solitaire comme forestier sur la montagne d'Hozomeen et qu'il relate dans l'hallucinant *Desolation Angels* (partiellement traduit en français sous le titre douteux *Les anges vagabonds*); «the vision of the freedom of eternity which I saw [...] is of little use in cities and warring societies such as we have».

Quand il est à Lowell, Kérouac valorise le milieu de son enfance, l'idéalise comme dans *Docteur Sax*, à coup sûr une de ses œuvres les plus complexes sur le plan formel, véritable allégorie sur l'affrontement du bien et du mal, dans laquelle la petite ville industrielle, transformée par le regard-mémoire de l'écrivain, se peuple de fantômes et de personnages mystérieux qui s'agitent frénétiquement sous le vernis du quotidien de l'émigration québécoise du début des années 30. À l'évidence, dans la demi-douzaine d'œuvres qui composent ce cycle, Kérouac aime nommer et décrire les hommes et les femmes qui l'entouraient durant son enfance et son adolescence, les lieux aussi; il prend même un plaisir manifeste à transcrire des bouts de



Jack Kérouac (Hyannis, Mass. 1966)

conversation en joul. Mais ce passé que Kérouac recrée si minutieusement dans un roman des origines parfois proche de la monographie ethnologique reste un vulgaire mirage qui s'évapore dès qu'il est mis en mots, un simple souvenir qui ne saurait compenser pour la perte de cette *anima popularis* qu'il a autrefois laissée derrière lui. Le passé est mort et aucune invocation, si habile et fervente fût-elle, ne saurait le faire revivre.

Dans les deux cas donc, Kérouac aboutit à un cul-de-sac. Mais au lieu d'inverser la vapeur, il tentera de sublimer sa démarche dans quelque chose de plus abstrait encore: la religion. C'est que Kérouac est né dans un monde profondément religieux, catholique. Il a été marqué par cette expérience, par le message



d'amour, de bonté et de charité véhiculé par cette religion et qui est même, en partie, source de sa révolte contre l'hypocrisie et autres attitudes apparentées. *Visions de Gérard*, du cycle lowellien, dédié à la mémoire de son frère aîné mort à neuf ans en état de quasi sainteté, est des plus explicites là-dessus.

Toutefois, ce que Kerouac retiendra surtout de son expérience religieuse, c'est cette exigence posée par le catholicisme de se soumettre à l'état des choses, de savoir souffrir en attendant le Paradis. Au cours de ses pérégrinations, Kerouac découvrira une forme exacerbée de cette façon d'être dans le bouddhisme, dont on a déjà pu mesurer l'importance ci-haut. Elles sont nombreuses à émailler son œuvre ces formules comme «Tout

se conforme à l'extase universelle, maintenant et pour toujours», ou encore «En vérité, tout est méconnaissablement doux. Ne t'inquiète de rien», qu'on retrouve dans le Sutra qu'il compose en 1955, *The Scripture of the Golden Eternity*.

C'est exactement en ce point que les deux cycles de son œuvre se rencontrent. La fuite de Kerouac dans le passé le conduit, quelque route qu'il emprunte, à un mysticisme qui l'enferme dans un discours qui préfigure étrangement celui de Jean-Paul II, le pape routard qui abreuve les opprimés de conseils du genre «réconciliez-vous — pardonnez à vos tortionnaires — quémandez une amélioration de votre sort mais n'en faites pas une lutte de classes». Dans cette perspective, le mouvement beat (le mouvement des *battus*) n'apparaît plus, chez Kerouac et un grand nombre de ses exégètes, que comme le rejeton spirituel d'un catholicisme en perte de vitesse et qui trouve une nouvelle vigueur au contact du bouddhisme zen.

Et lorsque, pour reprendre les propres termes de Kerouac, il sera «devenu un peu hypocrite quant à la dévotion, un peu désabusé et cynique, [...] vieilli et indifférent» et qu'il prendra ses distances avec la religion, ce ne sera que pour sombrer dans la désillusion la plus complète, pour ressasser inlassablement ses obsessions étroitement personnelles qu'il dramatisera à satiété, pour contempler avec horreur l'abîme sans fond au bord duquel il se trouve désormais, pour se complaire maladivement dans le culte de l'ennui et de la mort.

Ainsi Kerouac arrivait au terme de son périple. Le roman *Big Sur* devait en constituer la prémisse littéraire. Suivra un lent et laborieux suicide, à coups de canettes de bière et de bouteilles de bourbon, qui aboutira six ans plus tard, en 1969. Jack Kerouac avait alors 47 ans.

Fin du gaspillage.

Chronique d'un empire ultime —

En refusant d'être en prise sur la réalité, de voir au-delà de son existence immédiate, au-delà de son individualité, en choisissant la voie du mysticisme, Jack Kerouac choisit celle de la réaction. D'où il s'ensuit qu'on aura tôt fait de s'emparer de lui pour en faire une des pièces maîtresses d'un immense mécanisme culturel conçu pour détourner une jeunesse par trop turbulente des solutions vraiment progressistes à ses problèmes et qui aura bien porté son nom de contre-culture. Mais, paradoxalement (et n'est-ce pas souvent le fait des véritables artistes que d'être paradoxaux?), Jack Kerouac s'est révélé, comme en contrepoint, à son corps défendant presque, du creux d'une désespérance ensevelie dans le lyrisme religieux, le chroniqueur intransigeant du début de la fin d'un empire économique et idéologique qui s'engageait, au lendemain de la guerre, dans un tête-à-queue catastrophique le vouant à une mort violente. ■

En publiant *Pic* en octobre, les éditions Québec/Amérique inscrivaient un troisième titre de Jack Kerouac à leur collection «Littérature d'Amérique» (après *Tristessa* et *Maggie Cassidy*, ce dernier venant d'être repris en poche). Sont aussi disponibles en poche, chez Folio: *Les clochards célestes* (n° 565), *Les anges vagabonds* (n° 457), *Le vagabond solitaire* (n° 1187), *Sur la route* (n° 766), *Les souterrains* (n° 1690); en 10/18: *Vanité de Duluoz* (n° 1408) et les poèmes de *Mexico City Blues* (n° 1288 et 1315). Pour le reste, on consultera les catalogues Gallimard (*Visions de Gérard*, *Satori à Paris*, *Docteur Sax*), Seghers (*Poèmes*), Flammarion (*Le livre des rêves*) et La Différence (*L'écrit de l'Éternité d'or*).